

BAB'AZIZ, LE PRINCE QUI CONTEMPLAIT SON ÂME DE NACER KHEMIR

FICHE TECHNIQUE

TUNISIE/FRANCE - 2004 - 1h36

Réalisateur :
Nacer Khemir

Scénario :
Nacer Khémir & Tonino Guerra

Image :
Mahmoud Kalari

Montage :
Isabelle Rathery

Musique :
Armand Amar

Interprètes :
Parviz Shaminkhou
Maryam Hamid
Nessim Kahloul
Mohamed Grayaa
Golshiteh Frahani...



SYNOPSIS Après un terrible vent de sable, le désert déroule à nouveau ses dunes à l'infini. Seule au milieu de cette immensité, une petite fille émerge lentement du sable. Les cris de l'enfant qui appelle son grand-père troublent ce grand silence poudré. Puis, doucement, une forme se dégage peu à peu du sable et un vieillard apparaît comme une statue de sel. Ishtar court se blottir dans les bras de son grand-père qu'elle croyait perdu. Elle guide le vieux derviche aveugle à la grande réunion des derviches.

CRITIQUE

Conforme à l'écriture développée dans *Les Baliseurs du désert* et *Le Collier perdu de la colombe*, Nacer Khemir réalise là un film d'une sidérante beauté, aussi fascinant que fourvoyant. On se perd facilement dans ce labyrinthe, tant les récits s'entremêlent et le sens reste celui qu'on veut bien y mettre, mais on s'y perd volontiers car il nous emmène dans un monde où la poésie transcende le réalisme. Il serait dommage de n'y voir qu'une drogue destinée à plaire à l'orientaliste qui sommeille en chacun : cet appel au rêve restaure la pertinence de l'imaginaire dans la pensée, celle d'ouvrir les possibles pour dépasser la raison et la loi qui limitent le destin.

Nous connaissons bien la tempête qui ouvre le film : elle est notre perte de repères dans un monde où «même



les dunes ont changé de place», comme le remarque Ishtar qui accompagne le vieux derviche aveugle Bab'Aziz (=grand père). (...) Ishtar a le regard vital de l'enfance, Bab'Aziz celui du seuil de la mort, ces «noces avec l'éternité». Leur échange est initiatique : «Quand tu parles, il fait moins froid», lui dit Ishtar pour l'encourager à conter. Car ils communiquent avec cette parole qui apprend à «voir avec les yeux du cœur». Pas de carte dans le désert, pas de chemin tracé : on trouve sa voie en marchant et chantant, sans doute parce que ce qui compte est davantage de chercher que de trouver. La grande réunion des derviches ne sera donc pas un aboutissement en soi : plutôt qu'un sommet dramaturgique, elle sera le lieu où Bab'Aziz passe à une nouvelle étape dans le grand mouvement de la vie. Celui qui recouvre de sable sa dépouille rappelle que l'enfant dans le ventre de sa mère ne connaît pas la beauté du monde et qu'il en est de même devant la mort.

En cheminant, Ishtar et Bab'Aziz font des rencontres. Tous cherchent quelque chose, le sens, une bien-aimée, la justice... Chacun raconte son histoire, comme dans *Les Mille et une nuits*, ce conte qui sauve la vie de Shéhérazade car à l'aube il n'est jamais terminé. Le film enchâsse de même les récits, un personnage rencontré racontant lui-même une nouvelle histoire impliquant de nouveaux personnages, etc. Il se fait ainsi toile poétique plutôt que succession d'événements, tournant comme le

derviche de son début en une spirale reliée par un seul et même thème : l'amour. Un homme à moto succède à un prince à cheval, une ville oasis surgit des sables du désert, le jeune et le vieux ne font qu'un, l'invisible prend le pas sur le visible... Tout se brouille et tout se remet en place dans une autre logique où l'hallucination et le réel s'entremêlent. Le temps se mélange autant que les récits, si bien que la continuité évoquée fait davantage référence à un renouvellement perpétuel de l'homme qu'à un destin linéaire ou tracé. La vision soufie ne travaille-t-elle pas l'illusion des sens pour cerner l'unité de l'existence ?

S'il fallait n'en retenir qu'une phrase, le film nous la met en exergue : «Il y a autant de chemins qui mènent à Dieu que d'hommes sur terre». A quoi bon dès lors enfermer l'islam et les Arabes dans une image réductrice et figée ? Ici, le décalage est permanent. Même les habits sont stylisés. On ne peut saisir la réalité sans un changement de regard, on ne peut saisir un peuple sans l'écouter. «N'est pas fou celui qu'on croit» : cette culture millénaire, nous dit ce film, est le contraire de la dérive intégriste. Sa tradition contemplative est centrée sur l'expérience sensible de l'amour. Plutôt qu'une identité fermée, elle se décline en mille facettes. Tourné en Tunisie et en Iran, le film mélange le perse, l'arabe et d'autres langues, mais les personnages se comprennent car ils parlent un même langage spirituel, parce qu'ils communiquent avec

leurs corps. De la même façon que des intellectuels de peuples opposés pouvaient communiquer sans traduction dans *Notre musique* de Godard. (...)

Olivier Barlet
www.africultures.com

Nacer Khemir est un cinéaste rare, créateur de trois films en vingt-deux ans, si beaux, leurs titres y compris, qu'ils sont encore dans toutes les mémoires. Que ce soit *les Baliseurs du désert*, *le Collier perdu de la colombe* ou *le Prince qui contemplait son âme*, histoire racontée par Bab'Aziz, tous évoquent l'Orient et les mythologies qui peuvent en émaner. Il est originaire d'un petit village de Tunisie, situé au bord de la mer, mais c'est sur la terre de son grand-père que, enfant, il s'est éveillé à la beauté et à l'histoire. Ceci explique ce sens du syncrétisme que l'on retrouve dans ses films, lui qui a toujours «voulu renouer avec la fiction proche de la culture arabe et non pas s'enraciner dans l'urgence d'une société d'un État-nation qui a des problèmes spécifiques et momentanés qu'il est d'ailleurs interdit de nommer et, a fortiori, de traiter». Pour Nacer Khemir, «le monde se décline à travers l'image de manière encore plus étonnante que le réel, ce qui fait que, lorsqu'on voit mon film, on voit quelque chose qui n'existe pas. C'est de l'ordre d'une dimension humaine. Avec le cinéma, l'universel est là». (...)

Michèle Levieux
www.humanite.presse.fr



ENTRETIEN AVEC NACER KHE-MIR

Pourquoi ce film aujourd'hui ?

J'emploierais volontiers cette parabole : si vous marchez à côté de votre père et qu'il tombe le visage dans la boue, que faites-vous ? Vous l'aidez à se relever et vous lui essuyez le visage avec votre veste ou votre chemise. Le visage de mon père, c'est l'islam, j'ai essayé de l'essuyer avec mon film en montrant une culture musulmane tolérante et hospitalière, pleine d'amour et de sagesse... Bref, une image qui ne cadre pas avec l'image de l'islam véhiculée par les médias suite au climat d'hystérie post-11 septembre 2001. Le fondamentalisme, l'intégrisme sont un miroir déformant de l'islam. Ce film est une humble tentative pour rétablir le vrai visage de l'islam. Dès lors, je ne vois pas plus urgent comme thème que celui-là ; redonner un visage à des centaines de millions de musulmans qui sont souvent, pour ne pas dire toujours, les premières victimes du terrorisme fondamentaliste. Bien que ce soit un film fondé sur la tradition soufi qui nous remplit de joie et d'amour, c'est aussi un film éminemment politique, un acte conscient. C'est un devoir aujourd'hui de montrer autre chose de l'islam, sinon chacun va étouffer à cause de son ignorance de l'autre. C'est la peur qui étouffe les gens, non la réalité. Il y a en France aujourd'hui près de 5 millions de musulmans. C'est une forme d'hospitalité que de découvrir le vrai visage de son

voisin. L'hospitalité ne veut pas seulement dire recevoir et donner à manger, l'hospitalité signifie d'abord l'écoute. Vous ne pouvez pas recevoir quelqu'un chez vous, l'accueillir et l'ignorer. La première règle de l'hospitalité, c'est l'écoute. Pour moi, ce film favorise cette écoute et plus loin, une véritable rencontre. Voir ce film est une forme d'hospitalité envers son voisin.

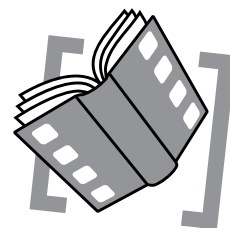
Pourquoi ce sous-titre Le prince qui contemplait son âme ? Est-ce l'image de Narcisse ?

C'est vrai que le prince est penché sur l'eau mais il ne voit pas son propre visage comme Narcisse, car celui qui voit son reflet dans l'eau n'est pas capable d'amour. Le prince contemple l'invisible, son âme. Nous sommes tous comme un iceberg, dont seulement un dixième est visible et le reste est caché sous l'eau. Le thème du prince est un thème que j'ai découvert grâce à une assiette peinte en Iran au XIII^{ème} siècle. Elle représente le dessin d'un prince penché sur l'eau avec l'intitulé : "le prince qui contemplait son âme". J'ai perçu cette image comme quelque chose que je devais continuer, c'est pour ça que le tournage en Iran m'a paru évident. Répondre à un artiste du XIII^{ème} siècle par un film. D'ailleurs le hasard, ou autre chose, a fait que nous avons tourné à Kachan, ville d'origine de cette assiette... Le film par sa construction essaie d'aider le spectateur à oublier son propre ego, à l'effacer pour mieux s'ouvrir à la réalité du monde. Il est cons-

truit sur un schéma semblable aux visions racontées par les derviches. Il emprunte leurs danses en spirale, comme les derviches tourneurs. Les personnages changent mais le thème reste unique : l'Amour. Toutes sortes d'Amour. Et comme le dit Ibn Arabi* "Mon cœur est devenu capable de prendre toutes les formes ; il est pâturage pour les gazelles et couvent pour le moine, temple pour les idoles et Kaaba pour les pèlerins. Il est les tables de la Torah et le livre du Coran. Il professe la religion de l'amour quel que soit le lieu vers lequel se dirigent ses caravanes. Et l'amour est ma loi et l'amour est ma foi".

Qu'est-ce que le soufisme ?

L'islam, dans sa profondeur, ne peut pas être celui des intégristes, pas plus que les inquisiteurs autrefois ne représentaient la foi de Jésus. On reste toutefois désemparé en sentant monter une vague de méfiance et de haine envers l'islam. Le soufisme existe contre toutes formes d'intégrismes, le soufisme ou l'islam des mystiques, l'islam de la tendresse. Mais pour mieux expliquer le soufisme, je reprendrai cette phrase soufi : "Il y a autant de chemins vers Dieu que d'hommes sur terre". Elle représente déjà en elle-même la vision du soufisme. On peut dire aussi que le soufisme, c'est le cœur vivant de l'islam. Il est loin d'être marginal. C'est la dimension ésotérique du message islamique. Abou Hassan Al Nouri, un grand soufi, a dit : "Le soufisme est le renoncement à tous les



plaisirs égoïstes”, car le véritable amour ne peut être égoïste. Il dit aussi : “Le soufi est celui qui n’a rien en sa possession et qui n’est lui-même possédé par rien”. Un autre maître soufi dit : “Celui qui est purifié par l’amour est pur, et celui qui est absorbé dans le bien aimé et qui a renoncé à tout le reste, est un soufi”. L’amour dans le film prend plusieurs formes. L’exemple d’Ishtar, la petite fille née du sable, comme la langue arabe, est dans le film comme la lettre “ Waw de l’alphabet arabe. Le Waw signifie en français “et”. Les soufis l’appellent la lettre de l’amour car, sans elle, jamais rien ne se rencontre. On dit : “le ciel et la mer”, “l’homme et la femme”. Le Waw“ ” est le lieu de la rencontre, donc le lieu de l’amour. Elle est aussi la lettre du voyageur car, par sa nature, elle rapproche les êtres et les choses.

Qu’est-ce qu’un derviche ?

Le mot “derviche” est le terme en langue persane pour dire “soufi”. Mais avec le temps, le mot derviche a désigné ceux qui ont choisi la pauvreté et l’errance. Ils déposent le monde et entrent dans une quête de pauvreté et d’amour. Il y a évidemment toutes sortes de derviches. Je n’ai pas voulu entrer dans les différentes écoles et confréries mais simplement donner une idée de ce qui me paraît vivant dans cette culture arabomusulmane : cette quête assoiffée qui va vers l’absolu, vers l’infini. Il y a vraiment eu dans l’histoire des princes qui sont devenus derviches comme ce roi, fameuse

figure en Afghanistan. Comme le dit Gibran, l’auteur du Prophète : “Le prince des princes est celui qui trouve son trône dans le cœur du derviche”. Les derviches vont plus loin. L’un d’eux a dit : “Il y a longtemps que j’ai cessé de fréquenter le temple et la mosquée ; je suis au service de l’amour, je suis amoureux de Ta beauté” (...).

Et la musique du film ?

Dans la culture arabe, le poème a sa raison d’être : le chant. La musique et les chants créent une ambivalence entre présence et absence, visible et invisible, réalité et mystère. Traditions populaires, traditions savantes, la voix mystique parcourt toutes ces cultures arabes, turques et perses. De cette voix jaillit la baraka qui enveloppe et imprègne les hommes, les lieux et les objets. La voix est accompagnée de danses, comme ces derviches tourneurs avec leurs bras ouverts, une main tournée vers le ciel pour recevoir la bénédiction divine, et l’autre tournée vers la terre afin d’offrir cette bénédiction à l’assistance. Ces musiques sacrées et populaires offrent une extraordinaire vitalité et une joie communicative de l’Asie à l’Afrique, du monde arabe au monde perse. Elle est la garantie d’une cohésion qui affirme son unité et son désir de vie. Elle est la figure de l’âme qui loue son Seigneur, multiple dans ses formes, unique dans son inspiration : l’amour, la brûlure d’amour. Elle est la célébration de la joie de vivre en opposition avec le désir de mort des fondamentalistes. La

rencontre avec Armand Amar était riche et il a su prolonger le souffle du film. D’abord, il y a eu toutes ces musiques (live) interprétées souvent par des grands maîtres soufis, puis Armand a travaillé à la cohésion de cet ensemble (...).

Dossier de presse

BIOGRAPHIE

Né en 1948 à Korba en Tunisie, il se fait connaître par ses activités de sculpteur, d’écrivain et de conteur à succès, ainsi que par son travail pour le cinéma. Il réalise plusieurs courts métrages et une vidéo de deux heures : **À la recherche des 1001 nuits** (1991). Plus récemment, il écrit des collections de contes pour enfants.

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Vidéo :

À la recherche des 1001 nuits 1991

Longs métrages :

Les baliseurs du désert 1984

Le collier perdu de la colombe 1990

**Bab’ aziz, le prince qui contem-
plait son âme** 2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Fiches du cinéma n°1843/1844/1845